



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

34 | 2007

La bourgeoisie : mythes, identités et pratiques

Vincent Bourdeau, Francois Jarrige et Julien Vincent, *Les Luddites. Bris de machine, économie politique et histoire*, Maisons-Alfort, Éditions Ère, 2006, 160 p. ISBN 2-915453-11-X, 15 euros.

Iorwerth Prothero traduit par Judith Lyon-Caen



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/1542>

DOI : 10.4000/rh19.1542

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007

Pagination : 165-214

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Iorwerth Prothero traduit par Judith Lyon-Caen, « Vincent Bourdeau, Francois Jarrige et Julien Vincent, *Les Luddites. Bris de machine, économie politique et histoire*, Maisons-Alfort, Éditions Ère, 2006, 160 p. ISBN 2-915453-11-X, 15 euros. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 34 | 2007, mis en ligne le 03 novembre 2008, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/1542> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.1542>

Tous droits réservés

Enfin, trois contributions ouvrent les horizons géographiques de la réforme britannique. Avec le cas des mouvements autonomes, concurrents et complémentaires qui ont émergé en Irlande même, Jennifer Ridden invite à repenser cette réforme en considérant moins son unité que sa diversité. Miles Taylor investit avec bonheur les considérations impériales qui pèsent sur les débats autour du *Reform Bill*. Enfin, Jonathan Sperber fait preuve d'une audace à saluer lorsqu'il tente de comparer à grands traits les buts, les moteurs, les procédés et les résultats de la réforme en Grande-Bretagne et en Europe continentale. Son entreprise gagnerait du reste à être poursuivie pour saisir avec finesse, à des échelles similaires, les différences évidentes autant que les analogies qui ne sauraient manquer d'apparaître entre des nations dont les «cultures politiques» perdent à être l'objet de pétitions de principe ou d'une ossification forcée.

Aussi doit-on savoir gré à cette collection d'essais, dont les extensions thématiques, problématiques et géographiques sont autant de renouvellements historiographiques, de livrer avec un bel ensemble moins des récits constitués que des pistes sûres pour des études à venir.

Benoît Agnès

Vincent BOURDEAU, François JARRIGE et Julien VINCENT, *Les Luddites. Bris de machine, économie politique et histoire*, Maisons-Alfort, Éditions Ère, 2006, 160 p. ISBN 2-915453-11-X, 15 euros.

«Luddisme» et «luddites» sont les noms attachés à une série de perturbations mystérieuses qui se déroulèrent en Angleterre en 1811-1812 et connurent des résurgences sporadiques dans les années suivantes. Elles se déroulèrent dans trois des principales zones industrielles de l'époque : le district de la bonneterie dans les Midlands, le district de la laine dans le West Riding du Yorkshire, et le district du coton du sud du Lancashire et du nord-est du Cheshire. Comme ces événements consistaient fondamentalement en des attaques contre les machines, ces noms devinrent les termes génériques pour qualifier, en Grande-Bretagne et ailleurs, la résistance des ouvriers aux nouvelles machines, avec une nuance le plus souvent péjorative : le luddisme et les luddites apparaissent comme des ennemis du progrès technique. Au cours des dernières décennies pourtant, un regard positif et empathique sur les luddites s'est développé parmi certains groupes marginaux hostiles aux effets matériels désastreux, d'une technologie en mutation constante, vouée tout entière au profit et nocive pour l'environnement, ainsi qu'à l'aliénation et à la déshumanisation qui lui sont dues. Il y a donc de nouveau des groupes se proclamant «luddites» ou «néo-luddites».

Au XIX^e siècle, les luddites inquiétaient à cause de leur violence, de l'ampleur de leurs actions et de leur potentialité insurrectionnelle. Mais dès que

leurs attaques cessèrent, l'intérêt qu'on leur portait s'estompa lui aussi. La première recherche approfondie sur ce phénomène ne fut menée qu'au début du XX^e siècle, par les historiens de gauche John et Barbara Hammond. Dans les années 1960, Eric Hobsbawm montra que le bris de machines était un phénomène largement répandu en Angleterre et ailleurs à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, qui ne procédait pas nécessairement d'une hostilité au machinisme mais apparaissait plutôt comme un moyen de pénaliser les patrons : c'était une forme d'action ouvrière caractéristique d'un contexte où les syndicats étaient faibles et incapables d'organiser et de financer des grèves efficaces. Mais le véritable tournant dans l'historiographie du luddisme intervint en 1963 avec le chef-d'œuvre d'Edward P. Thompson, *The Making of the English Working Class*, qui eut un large impact. Thompson consacrait un chapitre très fourni au luddisme, qui en changea l'appréhension. Thompson refusait en effet de tenir les attaques luddites pour des explosions irrationnelles de colère incontrôlée ; il condamnait la condescendance des historiens décrivant ces formes de protestation populaire comme nostalgiques ou dépassées au lieu de chercher à comprendre les sentiments et les valeurs de ceux qui y prenaient part. En fait, les attaques luddites dans les Midlands n'étaient pas dirigées contre les nouvelles machines mais contre les usages nouveaux de machines anciennes.

La révision menée par Thompson comporte deux aspects majeurs : d'une part, il relie les émeutes luddites aux mouvements plus amples des premières années du siècle, en particulier dans les mêmes secteurs industriels et dans les mêmes régions, destinés à préserver ou à faire revivre certaines pratiques et certaines lois permettant de réguler la production. Ces campagnes légales, constitutionnelles, qui impliquaient des appels au Parlement, furent toutes des échecs ; le luddisme était donc une réaction à la défaite de formes traditionnelles de protestation en ce moment critique de transition abrupte entre un système économique régulé par des formes de patronage et un régime capitaliste de *laisser-faire*. D'autre part, Thompson associe le luddisme à une hostilité populaire massive à la situation politique amenée par la cherté des denrées alimentaires liées aux guerres napoléoniennes, par la dislocation économique, les impôts et la répression. Alors qu'au début des années 1790, les radicaux plébéiens n'étaient qu'une petite minorité, après 1815 ils rencontrèrent un soutien massif, en particulier dans les trois zones luddites. La répression, liée au contexte de guerre, de toutes les formes d'activité ouvrière conduisit à l'action clandestine, et le luddisme apparaît comme l'une des expressions de ce processus de radicalisation populaire à forte dimension politique, voire insurrectionnelle.

L'interprétation de Thompson était originale et non consensuelle : elle fit débat et suscita de nombreux désaccords, portant surtout sur le niveau d'organisation du mouvement luddite à l'intérieur et entre les trois zones touchées, ainsi que sur les liens entre le luddisme et les autres formes de militantisme ouvrier, en particulier le radicalisme.

Parce que le luddisme a reçu peu d'attention de la part des historiens français, le principal objectif des trois jeunes auteurs du livre recensé ici est de le présenter au public français. Ce livre court est fondé sur une très ample lecture des ouvrages secondaires, et se compose de trois chapitres substantiels, chacun étant le produit d'une discussion entre les auteurs mais mené par l'un d'entre eux, respectivement François Jarrige, Julien Vincent et Vincent Bourdeau. Le premier chapitre rend compte du luddisme en tant que tel ; très bien informé, clairement argumenté, il en présente une analyse compréhensive qui suit largement la ligne de Thompson. Le second chapitre présente un examen exhaustif et convainquant des interprétations contemporaines puis historiques du luddisme. Après une très intéressante analyse des différentes réactions aux émeutes au sein du Parlement, l'indifférence générale qui prévalut durant le demi-siècle suivant est expliquée à travers une analyse complète, et peut-être exagérément longue, de l'économie politique dominante. Le regain d'intérêt d'après 1870 est lié à la montée d'approches plus critiques de la révolution industrielle, à une attitude plus positive à l'égard du syndicalisme et à un intérêt pour l'histoire économique locale – autant de tendances qui culminent dans l'étude des Hammond. Après cela, cinquante ans de domination d'une histoire économique conservatrice marginalisèrent le luddisme jusqu'à ce qu'il soit questionné à nouveau par une historiographie de gauche menée par Thompson. Le troisième chapitre poursuit les débats et les interprétations historiographiques au-delà de Thompson. Il rend compte des nouvelles approches sociologiques et historiques du changement technique comme n'étant pas inévitable mais plutôt comme résultant d'attitudes et de conflits sociaux qui ne procédaient pas nécessairement de préoccupations techniques. Ces approches ont mené à des descriptions plus positives du luddisme que l'on trouve également au sein de ces nouveaux groupes militants qui voient les luddites comme des opposants au capitalisme machiniste et comme des défenseurs de l'environnement. Dans l'ensemble, ce livre bien informé constitue une excellente introduction au luddisme lui-même et à son historiographie changeante.

Iorwerth Prothero
(traduit par Judith Lyon-Caen)

Miles TAYLOR, *Ernest Jones. Chartism, and the Romance of Politics 1819-1869*, Oxford, Oxford University Press, 2003, 277 p. ISBN : 0-19-820729-8. 62 livres sterling (relié).

Ernest Jones (1819-1869) ne comptait jusqu'à présent pas de biographie extensive, et le dernier ouvrage à son sujet, *Ernest Jones, Chartist*, de John Saville, remontait à 1952. Le hasard, si l'on peut dire, a voulu que deux chercheurs entreprennent, indépendamment l'un de l'autre, et dans des opti-